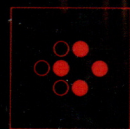


Renaud Camus
Fendre l'air

Journal 1989



P.O.L

Fendre l'air

DU MÊME AUTEUR

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.*
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.*
Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.
Journal romain 1985-1986, Éditions P.O.L, 1987.
Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.
Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Roman :

- Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.*
Roman Furieux, Éditions P.O.L, 1987.

ÉLÉGIES

- I. *Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.*
- II. *L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989. Rééd. Éditions P.O.L, 1991.*
- III. *L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.*
- IV. *Le Bord des Larmes, Éditions P.O.L, 1990.*
- V. *Le Lac de Caresse, Éditions P.O.L, 1991.*

MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.*
- IV. *Notes sur les Manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.*
- V. *Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L, 1990.*

Renaud Camus

Fendre l'air

Journal 1989

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1991
ISBN : 2-86744-240-0

*A la salle à manger triste d'une auberge
de montagne, entre Janesovo et Babljak, sur la
« magistrale de l'Ibar ».*

*Anaximène, Anaximandre, Anaxagore
et Archéalos ont dit que l'air constitue la
substance naturelle de l'âme.*

Aétius, Opinions des philosophes.

Paris, rue Saint-Paul, lundi 2 janvier 1989, onze heures et demie du soir.

J'ai bien cru que j'allais commencer cette nouvelle année et ce nouveau volume de *journal*, et reprendre mon travail en général, sur un mode d'opération tout différent, à l'aide d'une de ces machines à traitement de texte que l'on me recommande de toute part, et dont j'attendais la miraculeuse solution de mes éternels problèmes de temps. Mes éternels problèmes d'argent, qui sont à peine plus extricables, n'ont pas permis qu'il en aille ainsi. Sans doute en suis-je secrètement soulagé, même si ce n'est pas sans terreur et exaspération que je vois croître et multiplier, jour après jour, les heures imbéciles qu'il me faut passer, quand le loisir me manque si fort, à tâcher de rendre lisible, pour moi-même d'abord, puis pour un dactylographe à venir, mes gribouillis précipités de l'année précédente. Mais sauter à l'informatique, sans seulement avoir connu jamais la simple machine à écrire, renoncer aux plaisirs de l'encre, aux habitudes du papier, à ces cahiers archaïques et familiers, c'était un bond vers un monde inconnu, sans autres charmes que pratiques, et que je n'envisageais pas non plus sans une sorte d'angoisse. Cette transformation de mon existence laborieuse, qu'il impliquerait, est pour le moment remise à plus tard, voire écartée pour toujours.

Continuons donc à tirer à la ligne, en nous efforçant d'écrire plus clairement, et de former nos lettres aussi nettement que le ferait un méchant clavier. Lentement, plus lentement : les pires ennemis de la coulante calligraphie, ce sont la précipitation, le désir de tout dire et de nuancer la nuance, les mauvaises lampes, la fatigue, les chambres d'hôtel, la colère, l'enthousiasme, l'envie d'en finir au plus tôt. Tans pis, nous n'en finirons pas, nous ne dirons pas tout, nous nous arrêterons au milieu des phrases, des récits, et de nos opinions bavardes. Le dommage ne sera pas bien grand. Notre style, ou ce

qui nous en tient lieu, pourrait bien gagner quelque chose, même, à ces dérobadés imposées, ces cryptiques allusions où nous serons contraints, ces abrupts silences, ces ruptures, ces disparitions, ces pertes...

Certes, j'aurais aimé dire un mot, pour tâcher de me soulager de son image, de cette horrible figure de l'aube, la femme du 1^{er} janvier, la harpie de la rue Charles-V. Mais il est bientôt minuit, je suis très fatigué, je ne pourrais pas continuer longtemps à filer de si beaux déliés, ni à tourner des pleins si riches. Laissons à la dame un sursis. Elle ne perd rien pour attendre.

Que plutôt je m'étonne, avant d'aller me coucher, d'avoir inscrit deux fois, à la première page de ce cahier, que j'ai dû déchirer deux fois car je voulais que la bonne copie fût nette et sans rature, la date du 2 *octobre*, au lieu du 2 *janvier*. Pourquoi le 2 *octobre* ? *What does it mean ?*

Mercredi 4 janvier, 5 heures et demie P.M. Décidément, et quelque tentation qu'on en éprouve, il faut s'interdire de déjeuner avec quiconque : toute la journée, chaque fois, sombre sous ce poids. Ici, aujourd'hui, c'était avec Emmanuel, le plus charmant garçon qui soit. Mais c'est justement parce qu'il est charmant qu'il est dangereux, pour le travail, pour le temps disponible, pour la concentration d'esprit. Les autres, ceux qui ne le sont pas, ceux qui vous ennuiant, ceux qui vous agacent, les pénibles, les fâcheux, on les quitte, on les chasse, en s'efforçant d'y mettre les formes que l'on peut ; tandis que, à quatre heures, un peu pompettes, nous en étions encore à parler de Trollope, Emmanuel et moi. Bien entendu, c'était lui qui parlait surtout. Roubaud, qu'il admire beaucoup, lui a donné par son dernier livre, *Le Grand Incendie de Londres*, qu'évidemment je n'ai pas lu, quoique Roubaud me l'aie gentiment envoyé (je n'ai même pas lu le livre d'Eugène !), la plus grande envie de lire Trollope, dont il cherche à grand peine les volumes. Il se félicite hautement, d'autre part, et certes c'est un sentiment que je n'ai pas de mal à comprendre, d'habiter, sur le square des Blancs-Manteaux, une maison longuement illustrée par la littérature, à savoir par les deux romans de Roubaud, justement, *La Belle Hortense* et *L'Enlèvement* d'icelle (que je me suis toujours promis de lire ; ce n'est pas la culture qui va m'étouffer...).

*

Résolution de nouvelle année : répondre aux lettres ; répondre le jour même à celles qu'on reçoit (je me suis longtemps servi de ce qu'avait supposément de grossier cette systématique immédiateté de la réponse pour remettre cette tâche au lendemain, d'un cœur léger : et ce lendemain-là pouvait ne se présenter que six mois plus tard, ou davantage) ; et répondre tous les jours à l'une au moins de celles qui se sont accumulées dans la corbeille d'attente. Or

j'arrive, non sans quelque fierté, à tenir ce front, depuis trois jours. L'ennui, c'est que tous les autres s'effondrent, du même coup.

Visite de G., le grand Créole, hier : et nous avons passé la moitié de l'après-midi dans mon lit, ce qui bien sûr n'a nullement aidé à la défense de la patrie, ni du travail, pour ne rien dire de la famille... Curieux comme il est des alchimies, entre les corps, que le temps ne semble pas altérer. Nous nous entendons au mieux, G. et moi, depuis bientôt huit ans avons-nous calculé. Il faut dire qu'il a l'un des torsos les plus excitants pour l'esprit qu'il m'ait été donné de serrer, de caresser, de lécher, de mordre un peu, à peine : massif, tout en lourds volumes solides et bien répartis, couvert de longs poils noirs et denses. Il faut dire aussi que nous ne nous voyons guère qu'une fois par an, le torse et moi. Mais c'est à chaque fois le même plaisir, semble-t-il partagé, et qui brille surtout, justement, par ses exquis coïncidences. Nous sommes les rois du *timing*, tous les deux. Il est sans exemple que nous arrivions au port à plus de trois secondes d'écart. Et tout au long du voyage nous avons vogué de conserve, soulevés par les mêmes vagues de désir, nous abîmant voluptueusement dans les mêmes creux. Seul léger incident de la croisière, aujourd'hui, voilà-t'y-pas que, au moment de passer la barre, je dois m'entendre appeler *Matthieu* ! *Matthieu* ? *Macche* *Matthieu* ? J'ai appris à savoir que *Ruy* voulait dire *jouis*, chez les Espagnols émus, mais *Matthieu* n'a pas l'air d'avoir, en créole, de signification si pressante. Cette fois, c'est bien d'un être humain qu'il s'agit ; et d'évidence ce n'est pas moi. Heureusement que nous ne sommes pas dans un vaudeville en caleçon, comme dit Baptiste ! Les caleçons ont sauté en l'air depuis beau temps, et d'ailleurs, soyons francs, il n'y en eut jamais. Puis l'on m'explique, post-coïtalement, sur une question amusée de ma part, que *Matthieu* ceci, *Matthieu* cela... ; bref, qu'on aime beaucoup *Matthieu* ; que d'ailleurs, chance, chance pour moi, nous avons nombre de points communs, *Matthieu* et moi ; qu'on connaît *Matthieu* depuis sept ou huit ans, et qu'on ne le voit guère qu'une fois l'an, lui non plus ; qu'existent ainsi trois ou quatre amis qui sont plus que des amis, amants qui sont plus que des amants, pour le cœur des étoiles dans la nuit, les forteresses de notre empire sur notre propre existence, les places de sûreté de notre ciel sentimental. Cette fois-ci, c'est moi qui parle, moi qui rêve. Trois ou quatre, d'ailleurs, ce n'est pas beaucoup. J'imagine que G. voulait ne pas me vexer en m'incluant dans des constellations trop larges. A chacun sa galaxie. J'ai l'occasion d'observer la mienne d'un peu plus près que d'habitude, ces temps-ci, avec l'afflux des cartes de vœux, et cette furie rageuse de correspondance qui m'a saisi. Cet autre G. qui nous avait si chaleureusement secourus, R. et moi, quand avait pris feu notre appartement d'Athènes, pendant l'été de 1984, il vit maintenant à Nuremberg, tout grec qu'il est. Je n'ai répondu qu'hier, horreur, à sa lettre du 17 septembre ! *Tinti*, *Tinti*, *ô mon doux Valerio*, non, c'est *mon doux Stevo*, dans Valéry Larbaud, *Tinti*, quoi qu'il en soit, qui se serrait si étroitement contre moi dans les cinémas de Florence, où nous allions voir n'importe quelles imbécillités tant nous avions froid chez nous, *via dell'Agnolo*, durant le glacial automne de

1981, Tinti, *Tintonetto*, vit aujourd'hui dans une petite ville d'Espagne. *Anactoria, que nous aimions toutes deux, Atthis, / Vit maintenant dans la lointaine Sardes. / Mais bien souvent sa pensée est ici...* Que peut bien faire R. à Goiatuba, si loin de cette autre bourgade perdue du *cerrado* où se déchirent ses parents, si loin de tout, si loin de moi ? Sappho toujours : ... *et les secrets que nous ne savons pas, la nuit aux mille oreilles nous les chante, à travers la mer qui nous sépare...* Je mélange des étoiles de différentes grandeurs, ou qui du moins brillèrent avec des intensités qui ne sont pas comparables, sur des saisons entières de l'histoire de mon âme. Y a-t-il une histoire de mon âme ? Y a-t-il une âme ? Y a-t-il une histoire, un présent, une durée, une quelconque adhérence de ce *je* suffisant à la moindre parcelle de réalité qui soit sûre, et sensible ? Je n'aperçois pour m'en convaincre tant soit peu, dans les basses après-midi de mes hivers quadragénaires, que ces lueurs intermittentes, et baladeuses, mais qui éclairent encore, et réchauffent un peu. « *i Ah de la vida !* » Aimez bien vos amours ; aimez l'amour qui rêve... Car la vie, au lieu d'être faite de... Je ne sais plus. D'être faite de quoi ? ... *of moments that one lives one by one...* Quelque chose comme cela, en beaucoup mieux. *La Promenade au Phare ? Mrs. Dalloway ? Les Années ? Les Vagues ? Entre les Actes ?* Ou bien John Donne ? Non, impossible. Browning ? *Ho, love, let us be true to one another... For life, instead of being made of little separate incidents that one lives one by one...* Quand je chantonne je ne sais plus laquelle des *Etudes symphoniques*, je me retrouve régulièrement dans tel ou tel méchant Tchaïkovski ; la *Cinquième Symphonie*, probablement. Mais les morts, eux, *les pauvres morts* ? Nous continuons de percevoir, longtemps, leur scintillement vacillant particulier. Qui donc, pourtant, aurait pouvoir de leur communiquer dans leur tombe, s'ils en ont une, un tressaillement ultime d'intelligence, de compagnonnage et d'amour, pour faire une dernière fois valser leurs cendres, sur les chemins *encore tout parfumés* qu'ils ont foulés, parfois à nos côtés, *Des fleurs dont sous leurs pas on les avait semés ?*

Mardi 10 janvier, 4 heures P.M. Est-ce que ce sont là les dernières lignes que je trace dans l'un de ces beaux cahiers rouges de Caen, dont j'ai déjà rempli trente-huit ? *Forse che si, forse che no.* Une sorte de bonasse inattendue dans ma situation financière, dix mille francs que ma mère s'offrait à me prêter, cinq mille que je pouvais extraire de la P.O.L en échange de mon *journal* de 1987 (cinq mille francs ! Cinq mille francs en échange de douze cahiers, tous dactylographiés désormais, par P., et cela au prix d'un millier de francs pour chacun, généralement un peu plus : douze mille francs de dépense à ma charge pour la seule dactylographie, cinq mille francs de revenus ! Si ne voilà pas de la saine économie ! Surtout si l'on considère que les frais de frappe sont tout à fait secondaires, par rapport à tous les autres... Il serait intéressant de calculer

ce que me *coûte*, financièrement, chaque livre, chaque journée, chaque heure de travail ; et combien j'économiserais, chaque fois que je quitterais ma table, par après-midi de promenade. Il est juste de dire que, à leur éditeur, ces volumes, au bout de leur courte carrière, coûtent également quelque chose, d'habitude, ou du moins ne rapportent rien, ou presque rien. Je me demande s'il est quelqu'un d'autre, en France, aujourd'hui, pour vivre dans un système pécuniaire aussi captieux et biscornu que le mien. Je n'ai plus aucun revenu. Sans la générosité de J., je mourrais de faim. D'ailleurs, elle vient d'avoir, encore une fois, toute latitude de s'exercer, dans l'affaire de cette fameuse machine, à quoi je reviens :, bonasse, inattendue, donc, repérée jeudi matin sur le minitel, lorsque furent enfin payés à leurs bénéficiaires ceux de mes chèques divers qui avaient été refusés au début de décembre, et ces offres de crédit m'ont incité à me lancer dans la complexe (et très onéreuse) opération du passage au traitement de texte (moi qui de ma vie n'ai touché une simple machine à écrire). Jeudi soir, après toute une journée de courses à travers la ville et de comparaisons (assez sommaires, forcément) entre les modèles envisageables, je me trouvais donc à la tête d'une *Epson PC portable* et de son imprimante, et d'un logiciel *Borland Sprint* : je ne leur dois jusqu'à présent que déconvenues et exaspérations. Peut-être n'y sont-ils pour rien, cependant, si, moi qui voulais à tout prix gagner du temps, qui n'espérais rien d'autre de ces appareils, qui comptais absolument sur leurs bons offices pour allonger mes journées de moitié, j'ai déjà perdu, à cause d'eux, ou de moi, autour d'eux, six jours pleins. Se sont escrimés successivement à mon secours, pour tâcher, en vain, de mettre en marche le dispositif, Philippe V, une sienne collègue de bureau, supposément experte en la matière, le petit Sauveur de Saint-Etienne, qui a passé deux jours ici, et finalement un jeune homme à grands frais convoqué, dont c'est le métier d'initier à son art les informaticiens débutants. Plus débutant que moi, plus naïf et plus sot, il n'aurait su trouver. Il doit revenir d'un instant à l'autre. Sa conclusion, hier, après quelques passes d'armes à peine plus heureuses que celles des amateurs, fut que le « logiciel » était défectueux. On ne pouvait le changer qu'aujourd'hui. Encore avais-je égaré la facture le concernant. Je l'ai finalement retrouvée. L'échange est accompli. Mais je ne me sentais pas capable d'introduire moi-même les quatre nouvelles disquettes au flanc du monstre. Les précédentes avaient-elles vraiment, de naissance, un défaut, comme le prétend mon conseiller stipendié ? L'aimable vendeur du magasin Genius, boulevard Montparnasse, ne m'a pas caché, bien qu'il les ait reprises sans difficultés, qu'il jugeait cette hypothèse peu vraisemblable. Nous allons bien voir. Je m'attends au pire. Et c'est précisément ce qu'il y a de plus préoccupant : cette machine et moi, nous nous considérons d'emblée d'un œil méfiant, presque hostile déjà. Est-ce que ce n'est pas sa faute, si la moitié de l'électricité a sauté, samedi, si j'ai dû faire venir un réparateur, s'il a fallu changer tout le compteur (l'électricien, du moins, a déclaré indispensable cette rénovation radicale. *And who was I to say no ?*), si j'ai été forcé de déboursier, en plus de tout ce qu'elle m'a coûté déjà

directement, et me coûte, plus de trois mille francs pour je ne sais quels « plots incorporés » ? Est-ce que ce n'est pas sa faute si, quand je suis déjà tellement en retard en tout mon travail, je viens de voir cent de mes heures précieuses (au moins pour moi) s'évanouir en fumée, en courses et contre-courses, en contradictoires consultations ? Est-ce que ce n'est pas sa faute si jamais je ne me suis senti plus dépendant de tel ou tel, plus désarmé, plus impuissant ? Oh ! Je suis en train de la prendre en grippe ! Peut-être parviendrais-je à établir sur elle une sorte de maîtrise partielle, à la longue, si j'en avais vraiment le désir. Or, est-ce bien le cas ? Ces cahiers que je n'ai pas encore quittés, je les regrette déjà. Depuis le début de l'année — qui n'est pas bien éloigné, c'est vrai —, j'étais parvenu, pour la première fois sur un tel nombre de pages, plus d'une douzaine, à me contraindre à la calligraphie, à contrôler ma plume, à ne former que des lettres régulières et nettes que ni le dactylographe ni moi n'aurons trop de mal à déchiffrer, plus tard. Alors ? Est-ce bien la peine, dans ces conditions améliorées, d'aller m'encombrer de cet appareil auquel je n'entends rien, qui enlaidit singulièrement mon bureau de sa masse même réduite, de son imprimante et de tous ses gros fils, et qu'il me sera, tout « portable » qu'il se prétend, presque impossible d'emporter avec moi en voyage, parce qu'il est assez lourd, plutôt encombrant, hautement précieux pour des voleurs ? Ah ! Glisser un cahier cartonné dans son sac, avant de prendre la route : quelle liberté ! Je ne m'en avise que maintenant, alors que je la quitte. Flatters, qui ne comprend pas pourquoi je me suis embarqué dans cette galère, me faisait hier l'éloge d'un *arte povera*, qui ne tire que de lui-même et de sa propre invention ses ressources, avec les plus sommaires moyens techniques. Il n'y a que les éditeurs, disait-il, qui aient tout à gagner à ces nouvelles méthodes. Ils n'auront plus à se soucier des frais de composition, qui étaient leur plus grosse dépense d'imprimerie. Ils s'habitueront à ce que les livres leur soient livrés tout composés. Bientôt ils l'exigeront. Comment ne seraient-ils pas enthousiastes du « traitement de texte » ? Tandis que les écrivains, eux, quel profit pourraient-ils bien y trouver ? Et la littérature, donc ?

Je commence à me le demander aussi. Que d'incertitudes ! Leur effet prévisible est que je n'ai pas dormi de la nuit, de sorte que maintenant je tombe de sommeil, en attendant mon ruineux conseiller technique. Il devrait être là. Cahiers, mes braves et raides petits cahiers, vous m'aviez assez bien servi toutes ces années durant, pourquoi faut-il que je ne m'en rende compte qu'à présent ? Je vous ai acheté encore un petit frère, à tout hasard, pas plus tard que ce matin même, aux Quatre Saisons. Est-il promis à la virginité, ce quarantième d'entre vous ?

*

« Debout sur le seuil de l'ère nouvelle, vous refusez d'entrer !
— Debout sur le seuil de l'ère nouvelle, je refuse d'entrer ! »

Voilà tout ce dont je crois me souvenir du *Maître de Santiago* (mais il est bien possible que cet échange, ou quelque chose d'approchant, se trouve en fait ailleurs dans Montherlant. *Le Maître de Santiago* semble la plus vraisemblable origine, pour de pareilles phrases. C'est généralement ainsi que l'on se trompe, par l'entremise pressée de la vraisemblance...).

Peu d'art, cette semaine, bien peu d'art, forcément, parmi toute cette agitation. Je ne suis guère entré que dans Saint-Nicolas-du-Chardonnet, jeudi dernier, comme je revenais d'un magasin Nasa de la rue Monge, où d'ailleurs je n'avais pas aperçu le moindre vendeur, mais seulement un Indonésien qui passait l'aspirateur. Quant au refus de l'ère nouvelle, on ne fait pas mieux que Saint-Nicolas. Cette fin de non-recevoir se pare d'ailleurs d'un certain style, il faut le reconnaître. Je n'en croyais pas mes yeux, au spectacle de tous ces jeunes prêtres en soutane et manteau croisé noir tombant jusqu'aux talons, de ces surplis brodés tels que je n'en avais vus depuis mon enfance, de ces enfants de chœur enivrés d'encens et de ces gros antiques missels noirs ; ni mes oreilles de ces chants. Après tout, c'est l'excès d'une lointaine familiarité qui pare d'un tel exotisme, pour moi, toutes ces pompes psalmodiées, ces genuflexions innombrables, ces nichées de clergeons en longues culottes courtes...

Tant qu'à s'attribuer une église parisienne, les intégristes ne sont pas trop mal tombés. Saint-Nicolas a tout à fait bonne allure, et ses fastes anciens, qu'ils entretiennent pieusement, conviennent aux leurs on ne peut mieux. Le Brun est le grand artiste de l'édifice. Il accueille le visiteur, dès la première chapelle de droite, avec un grand *Saint Jean à la porte Latine*, qui m'a rappelé, mais plus par son titre que par son esprit, certes, mes errances romaines révolues, du côté du jardin des Scipions. Certaines lectures récentes sur Carmelo Bene me font entr'apercevoir toute une vie théâtrale, dans des caves et des arrières-salles, à Rome, dont je n'avais pas la moindre idée quand je hantais, fantôme interdit de présence, peut-être, l'Urbs de *Trastevere* en *Divino Amore*. Il est vrai que les activités béniennes dont il s'agit en l'occurrence remontent aux années soixante, essentiellement. Mais peut-être y en avait-il d'autres, plus récemment, que je n'ai pas su appréhender. Plus encore qu'à côté des êtres, à côté des villes. Rome et la vie de Rome m'ont-ils échappé, comme Oxford jadis et la vie d'Oxford ? *Quid* alors de Paris, et de la vie de Paris, et de la vie tout court ? Quel *quatrième mur*, en verre, peut-être, comme parfois chez Bene, justement, m'interdit-il l'accès de la scène, et même d'en percevoir la rumeur ? Quoi donc me condamne, malgré tous mes efforts, à cet insidieux exil ? Est-il mon royaume ? Pourquoi suis-je si peu là ? Et pourquoi ce jeune homme, l'informaticien, n'est-il pas là non plus, n'arrive-t-il pas comme convenu ? Tant de faux bonds du réel ne sont-ils pas des signes, des avertissements, et d'abord que je doive me tenir à cette plume, à cette encre, ce papier, mon seul vrai sceptre, mon seul sang dérisoire, mes uniques parchemins ?

Donc, aujourd'hui 10 janvier 1989, je, Rinaldo degli Camusi, à peu près sain d'esprit, fort innocent d'âme et très pur d'intention, fais, en vaillant

chevalier des Lettres et moult courtois escrivaillon, mes premières armes sur cette alarmante machine. M'aie la Providence haute en sa garde très sainte.

11 janvier, 8 heures moins 20, le soir. Telle mon impuissance, encore bien beau si je sais écrire la date... Voilà tout le beau résultat d'une journée de corps à corps avec le dragon.

10 heures et demie. Bernard Giraudeau dressait à grand mal et courageusement une jument rétive, à l'instant, dans le feuilleton « révolutionnaire » de Nina Companeez, « La Grande Cabriole » (le premier épisode était fort ennuyeux, mais le second, celui de ce soir, tout à fait bien venu : on était à Coblenche, et chez les émigrés ; curieux comme il n'y a pas de meilleur sujet que la puissance tombante, ou la grandeur tombée ; c'est même l'emblème et la source, je suis assez près de le croire, de toute littérature, et peut-être de tout art. Plusieurs excellents comédiens, qui plus est, à commencer par ma chère Fanny Ardant : j'ai rarement éprouvé pour un acteur, ou une actrice, pareils sentiments d'enthousiaste complicité). C'est tout à fait dans cette situation-là que je me vois. Mais entre parenthèses nous venons de faire un assez joli tour de manège, n'est-ce pas, ma belle ? Ah ! Si seulement je pouvais trouver l'italique !

Jeudi 12 janvier, 2 heures moins le quart. Bon : nous voici calé dans nos étriers, ou à peu près. Sans doute est-il un peu sot de ne faire qu'aller au pas, et sans la moindre volte ni coquetterie de la main, sur une aussi bouillante cavale que mon Epson PC portable. J'ai bien connu un cheval qui se nommait Epsom, il y a un peu plus que guère. C'était un placide animal à la robe baie, trapu mais de bon lignage, et qui n'était pas sans une certaine massive élégance, flegmatique quoique un peu bourgeoise : sur ses solides épaules mal fantaisistes reposait l'essentiel de la fortune du Club hippique clermontois, environ le temps de Mylène Demongeot, d'affreuses gerçures d'hiver, de Félix Gaillard et de la guerre d'Algérie. Je lui préférerais certes le ténébreux Santarem, si noir et si grand, la cruelle Camarilla, qui ruait et mordait sans cesse, et surtout mon bien-aimé Ruy-Blas, que la moindre pression du mollet faisait frémir jusqu'aux naseaux : ce petit barbe gris écumait sous moi le long des grands plateaux de Lempdes et de Cournon, et m'offrit un jour ma seule tangible heure de gloire, en deux impeccables parcours, lors d'un concours hippique de vingt-cinquième zone. Va pour Epson néanmoins. M'attacherai-je ?

Vendredi 10 mars, 11 : 08 (...)

C'est maintenant que je les comprends, tous ces gens qui font tant d'histoires à propos des yeux bleus...

D'ailleurs hésite sur la ville, depuis plusieurs jours, un temps exquis. Le ciel s'engouffre sous mon toit et traverse tout l'appartement pour venir embrasser en souriant, sur le lit défait, les fesses blondes d'un lecteur nonchalant. J'ai garde de ne pas l'imiter.

Papier que sa blancheur défend ? Nous n'en sommes plus là. J'écris sur l'écran bleu de la machine. L'azur et tes yeux sont le fond de mes phrases. Ton regard, l'espace dressé dans ces hautes fenêtres sous les combles, le support et la matière de mes mots, ne sont qu'une substance unique et continue que sillonne en tout sens, à tire-d'aile, un bonheur fou que je n'ose encore dire mien. Signe de feu ? Ma flamme ne s'éploie que dans l'air, par dessus les maisons.

Vivre ? Fendre l'air.



Photo : Renaud Camus
Alfred Stevens, Marine (détail dans le soleil).

ISBN : 2-86744-240-0
F 10240-11-91

185F